

Bernhard Schlink

Le retour



folio

Extrait de la publication

COLLECTION FOLIO

Bernhard Schlink

Le retour

*Traduit de l'allemand
par Bernard Lortholary*

Gallimard

Extrait de la publication

Titre original :

DIE HEIMKEHR

© Diogenes Verlag AG, Zürich, 2006.

© Éditions Gallimard, 2007, pour la traduction française.

Bernhard Schlink, né en 1944, vit et travaille à Berlin. Il est l'auteur de romans policiers et du best-seller mondial *Le liseur*, traduit dans plus de trente langues et paru aux Éditions Gallimard en 1996. *Le retour* a été accueilli par le public allemand comme le digne successeur de ce livre exceptionnel.

PREMIÈRE PARTIE

Les vacances de mon enfance, je les passais chez mes grands-parents en Suisse. Ma mère m'amenait à la gare, me mettait dans le train et, avec un peu de chance, je n'avais plus à bouger et, au bout de six heures de trajet, je débarquais sur le quai où m'attendait mon grand-père. Quand je n'avais pas de chance, il me fallait changer à la frontière. Une fois, je me retrouvai alors en larmes dans le mauvais train, jusqu'à ce qu'un brave contrôleur sèche mes pleurs et, quelques arrêts plus loin, me fasse monter dans un autre train et me confie à un autre contrôleur, qui de la même façon me mit entre les mains d'un autre encore, de sorte que cette équipe de relayeurs m'amena finalement à destination.

J'aimais ces voyages en train : voir défiler les paysages et les localités, me sentir bien à l'abri dans le compartiment, et autonome. Muni de mon billet et de mon passeport, de provisions de bouche et de lecture, je n'avais besoin de personne et personne n'avait rien à me dire. Dans les trains suisses, je regrettais qu'il n'y eût pas de compartiments. En revanche, toutes les

places étaient côté fenêtre ou côté couloir, et je n'avais pas à craindre de me trouver coincé au milieu d'un compartiment. Et puis le bois clair des sièges suisses était plus chic que la moleskine allemande rouge-brun, de même que le gris des wagons, la triple inscription SBB — CFF — FFS et l'écusson à croix blanche sur fond rouge étaient plus nobles que le vert sale avec l'inscription DB. J'étais fier d'être à moitié suisse, même si j'éprouvais de l'attachement pour l'aspect miteux des trains allemands, et aussi de la ville où nous habitons, ma mère et moi, et des gens parmi lesquels nous vivions.

La gare de la grande ville au bord du lac où s'achevait mon voyage était une gare en cul-de-sac. Je n'avais qu'à suivre le quai et je ne pouvais pas rater mon grand-père : grand et robuste, yeux noirs, grosse moustache blanche et calvitie, veste claire en lin, canne et chapeau de paille. Tout en lui inspirait confiance. Il resta grand à mes yeux même quand je fus plus grand que lui, et robuste même quand il dut s'appuyer sur sa canne. J'étais déjà étudiant qu'il me prenait encore quelquefois par la main. J'en éprouvais de l'embarras, mais aucune honte.

Mes grands-parents habitaient au bord du lac, quelques localités plus loin, et, quand le temps était beau, mon grand-père et moi ne prenions pas l'omnibus, mais un bateau. Mon préféré était un grand et vieux bateau à aubes, au centre duquel on voyait travailler les pistons et les bielles de la machine, toute en acier et en bronze brillant. Ce bateau avait plusieurs ponts, ouverts ou fermés. Nous nous tenions à l'avant, à découvert, et nous voyions les petites bourgades surgir

et disparaître sur la rive, les mouettes tourner autour du bateau et, sur le lac, les voiliers gonfler fièrement leur voile, et les skieurs nautiques exécuter leurs acrobaties. Parfois, au-delà des collines, nous voyions les Alpes et mon grand-père me désignait les sommets par leurs noms. Chaque fois, je trouvais prodigieux que la traînée de lumière projetée sur l'eau par le soleil, calmement éclatante au milieu et se brisant en mille éclats sur ses bords, suivît le navire. Je suis sûr que déjà mon grand-père m'expliquait que c'était un phénomène optique normal. Mais aujourd'hui encore, à chaque fois je trouve cela prodigieux. Cette route lumineuse commence précisément là où je me trouve.

L'été de mes huit ans, ma mère n'eut pas d'argent pour mon billet. Elle trouva, je ne sais comment, un chauffeur de poids lourd qui devait m'emmener jusqu'à la frontière et, là, me confier à un autre chauffeur qui me déposerait chez mes grands-parents.

Le rendez-vous était fixé à la gare de marchandises. Ma mère avait à faire et ne pouvait pas rester; elle me laissa avec ma valise près de l'entrée et me recommanda bien de ne pas bouger. Je demeurais donc planté là, guettant craintivement l'approche de chaque camion qui passait, et qu'avec déception et soulagement je voyais ensuite s'éloigner. Ces camions étaient plus hauts, leur grondement plus bruyant et leur fumée puante plus noire que je ne l'avais jusque-là remarqué. C'étaient des monstres.

Je ne sais combien de temps j'ai attendu. Je ne possédais pas encore de montre. Au bout d'un moment, je me suis assis sur ma valise, et plusieurs fois j'ai bondi quand il me semblait qu'un camion ralentissait et allait s'arrêter. Finalement, un camion s'arrêta, le chauffeur me hissa avec ma valise dans la cabine et son compa-

gnon me fit grimper sur la couchette, derrière leurs sièges. On me dit de ne pas parler, de ne pas tendre la tête hors de la couchette et de dormir. Il faisait encore jour, mais même lorsqu'il fit nuit je n'arrivai pas à dormir. Au début, le conducteur ou l'autre se retournaient de temps en temps et pestaient si ma tête dépassait de la couchette. Puis ils m'oublièrent et je regardai au-dehors.

Mon champ de vision était restreint, mais par la vitre de celui qui ne conduisait pas, je pus voir le soleil se coucher. De la conversation entre les deux hommes je ne saisisais que des bribes ; il était question d'Américains, de Français, de livraisons et de paiements. Pour un peu j'aurais été bercé par le bruit régulier et les chocs amortis à la jonction des grandes plaques de béton dont étaient faites alors les autoroutes. Mais bientôt ce fut la fin de l'autoroute et nous roulâmes sur de mauvaises routes accidentées, où le conducteur ne pouvait éviter les nids-de-poule et devait constamment changer de vitesse. Ce fut, dans la nuit, un trajet mouvementé.

Le camion s'arrêtait fréquemment, des visages apparaissaient aux portières, le conducteur et son compagnon descendaient, allaient ouvrir le hayon, poussaient et empilaient des choses sur le plateau. Certains arrêts étaient des usines et des entrepôts bien éclairés où l'on parlait fort, d'autres des stations-service ou des parkings obscurs, voire des chemins de terre. Il se peut que les deux routiers aient profité de leur travail officiel pour faire quelques affaires plus personnelles, contrebande ou recel, mettant dès lors plus de temps que prévu.

En tout cas nous arrivâmes trop tard à la frontière, l'autre camion était déjà parti, et je restai plusieurs heures assis, au petit matin, sur la place d'une ville dont je ne me rappelle plus le nom. Autour de cette place, il y avait une église, une ou deux maisons neuves et plusieurs maisons sans toit, aux fenêtres vides. Aux premières lueurs du soleil arrivèrent des gens qui installèrent un marché ; ils apportaient des sacs, des cageots et des paniers entassés sur de grands chariots plats à deux roues, auxquels ils étaient attelés, entre les brancards, par une courroie passée à l'épaule. Toute la nuit j'avais eu peur du capitaine et du pilote du camion, peur d'une attaque de pirates, peur d'un accident ou d'avoir envie d'aller aux cabinets. À présent j'avais tout aussi peur : d'attirer l'attention de quelqu'un qui disposerait alors de moi, mais peur aussi que personne ne me remarque et ne s'occupe de moi.

Quand le soleil fut tellement chaud que je commençai à me sentir mal sur le banc sans ombre que je n'osais pas quitter, une voiture découverte vint s'arrêter devant moi au bord de la chaussée. Le conducteur resta au volant, la femme qui l'accompagnait descendit, mit ma valise dans le coffre et me fit signe de monter à l'arrière. Je ne sais si cela tient à cette grosse voiture, aux vêtements voyants que portait ce couple, à l'assurance désinvolte de leurs gestes ou au fait que, passée la frontière suisse, ils m'achetèrent la première glace de ma vie : pendant longtemps, dès qu'il était question de gens riches dans une conversation ou dans ce que je lisais, c'est l'image de ce couple que j'ai eue à l'esprit. Faisaient-ils de la contrebande ou du recel,

comme les routiers ? Comme ces derniers, ils ne m'inspiraient pas confiance, bien que, jeunes tous deux, ils m'aient traité gentiment comme un petit frère et m'aient déposé à temps pour le déjeuner chez mes grands-parents.

La maison qu'habitaient mes grands-parents avait été construite par un architecte qui avait beaucoup voyagé. Avec sa toiture débordante soutenue par des piliers de bois sculpté, avec un imposant bow-window au premier étage et, au second, un balcon agrémenté de gargouilles, avec toutes ses fenêtres surmontées d'un arc en plein cintre de pierres apparentes, elle tenait de la demeure coloniale, du château fort espagnol et du cloître roman. Mais tout cela allait ensemble.

En outre, le jardin contribuait à cet ensemble : à gauche deux grands sapins, à droite un gros pommier, devant la maison une haie de buis épaisse et ancienne, et sur son mur de droite une vigne vierge. Le jardin était vaste ; entre la route et la maison s'étendait une prairie, de part et d'autre de la maison il y avait du côté droit des carrés de légumes, des rangées de tomates et de haricots, des framboisiers et des groseilliers, une haie de groseilles à maquereau et un tas de compost ; du côté gauche, une large allée de gravier qui menait à l'arrière de la maison, à son entrée enca-

drée de deux buissons d'hortensias. Le gravier crissait sous les pas, et quand mon grand-père et moi arrivions devant la porte d'entrée, ma grand-mère nous avait entendus approcher et nous ouvrait.

Le crissement du gravier, le bourdonnement des abeilles, le bruit du piochon ou du râteau dans le jardin : depuis ces vacances chez mes grands-parents, ce sont mes bruits d'été. De même que la senteur âcre du buis au soleil et les relents du compost sont mes odeurs d'été. De même, encore, que le silence du début de l'après-midi, quand le vent est tombé, quand on n'entend ni cris d'enfant ni aboiements de chien, est pour moi le silence de l'été. Dans la rue où nous habitions, ma mère et moi, la circulation était intense ; quand passait le tramway ou un camion, les vitres tremblaient, et quand les immeubles voisins, détruits par les bombardements, étaient rasés et reconstruits, c'était le sol qui tremblait. Chez mes grands-parents, il n'y avait guère de circulation, ni devant la maison ni même dans la localité. Quand passait une voiture à cheval, mon grand-père m'envoyait chercher une pelle et un seau, et nous suivions tranquillement le véhicule en ramassant le crottin pour le compost.

Il y avait la gare, le débarcadère, quelques magasins et deux ou trois cafés-restaurants, dont un sans alcool où mes grands-parents déjeunaient parfois le dimanche avec moi. Tous les deux jours, mon grand-père allait aux commissions et faisait une tournée qui le menait de la laiterie-fromagerie à la boulangerie et à l'épicerie coopérative, parfois à la pharmacie ou chez le cordonnier. Il portait sa veste en lin claire et une casquette assortie, il avait dans sa poche un carnet

que ma grand-mère avait confectionné en cousant ensemble des papiers récupérés et où elle inscrivait les commissions ; il tenait sa canne d'une main et moi de l'autre. Je portais le vieux sac à provisions en cuir, jamais trop lourd pour moi, puisque nous faisons les courses un jour sur deux.

Était-ce pour me faire plaisir que mon grand-père partait ainsi tous les deux jours faire les courses avec moi ? Effectivement, j'adorais cela : l'odeur de l'appenzell et du gruyère dans la laiterie-fromagerie, le parfum du pain frais à la boulangerie, l'abondance des denrées à l'épicerie. C'était tellement plus beau que la petite boutique où ma mère m'envoyait parce qu'on pouvait y faire marquer les achats.

Après ces courses, nous allions au bord du lac, nous lancions du pain rassis aux cygnes et aux canards et nous regardions les bateaux qui passaient, abordaient ou repartaient. Là aussi, c'était calme. Les vagues venaient clapoter contre le quai — encore un bruit de l'été.

Et puis il y avait aussi les bruits du soir et de la nuit. J'avais le droit de rester debout tant que le merle n'avait pas fini de chanter. Une fois au lit, je n'entendais pas d'autos ni de voix. J'entendais le clocher sonner les heures et, toutes les demi-heures, sur la voie entre la maison et le lac, j'entendais passer le train. Tout d'abord, la gare située en amont signalait par une sonnerie à la gare située en aval que le train partait ; quelques minutes plus tard, le train passait, et au bout de quelques minutes encore la gare en aval signalait qu'il repartait. Cette gare était plus éloignée que l'autre et je n'entendais que faiblement la seconde son-

nerie. Une demi-heure après, c'était le train arrivant dans l'autre sens, et les bruits se reproduisaient dans l'ordre inverse. Le dernier train passait peu après minuit. Ensuite, il n'y avait plus que le bruissement du vent dans les arbres ou la pluie sur le gravier. À part cela, le silence était total.

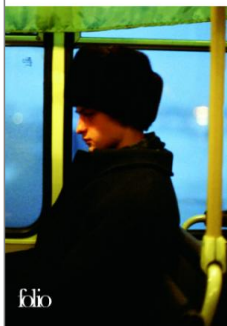
Jamais, depuis mon lit, je n'ai entendu de pas sur le gravier. Mes grands-parents, le soir, ne sortaient pas et ne recevaient pas. C'est seulement au bout de plusieurs étés que j'ai compris qu'ils passaient leurs soirées à travailler.

Au début, je ne me demandais même pas de quoi ils vivaient. J'étais bien conscient qu'ils ne gagnaient pas leur vie comme ma mère, qui partait de la maison le matin et rentrait en fin d'après-midi. J'étais conscient aussi que, sur leur table, beaucoup de choses — mais pas toutes — provenaient de leur jardin. Je savais même déjà ce qu'est une pension de retraite, mais jamais je n'entendais mes grands-parents s'en plaindre comme j'entendais les vieilles gens le faire chez nous, dans les magasins ou dans l'entrée de l'immeuble : je n'imaginai donc pas que mes grands-parents fussent des retraités. Je n'imaginai tout simplement pas leur situation financière.

Lorsque mon grand-père mourut, il laissa des souvenirs, et c'est en les lisant que j'appris enfin d'où il venait, ce qu'il avait fait et de quoi il avait vécu.

156005

Bernhard Schlink
Le retour



Le retour

Bernhard Schlink

Cette édition électronique du livre
Le retour de Bernhard Schlink
a été réalisée le 19 mars 2013
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070355396 - Numéro d'édition : 174398).

Code Sodis : N53364 - ISBN : 9782072475337

Numéro d'édition : 245416.